

RBL 07/2007



Michalowski, Piotr, and Niek Veldhuis, eds.

Approaches to Sumerian Literature: Studies in Honour of Stip (H. L. J. Vanstiphout)

Cuneiform Monographs 35

Leiden: Brill, 2006. Pp. vi + 247. Hardcover. \$122.00.
ISBN 900415325X.

Antoine Cavigneaux
Université de Genève
Geneva, Switzerland

Onze collègues et amis de H. Vanstiphout ont travaillé à ce volume en son honneur. Toutes les contributions portent d'une manière ou d'une autre sur la littérature et l'école sumériennes, les sujets auxquels H. Vanstiphout a consacré presque toute sa carrière de savant, avec le regard original d'un historien de la littérature qui ne s'arrête pas à la vérité philologique, mais tente de prendre de la distance et de comparer avec d'autres littératures d'autres époques.

Sans quitter la thématique du genre littéraire, deux articles donnent des éditions de textes: B. Alster (13–36) revient sur Ninurta et la Tortue, qu'il avait édité une première fois en 1972 et dans lequel il voit aujourd'hui une parodia sacra: les Sumériens savaient rire de leur dieu!

C. Wilcke consacre (201–37) une de ses études denses et pénétrantes à l'hymne à Kesh, un texte pour lequel on connaît une version du III^e millénaire et des versions paléo-babyloniennes, ce qui en fait un objet idéal pour une étude de la transmission littéraire. L'auteur donne une version composite du sumérien, sa traduction (dans ces deux domaines les progrès sont considérables depuis l'editio princeps) et une analyse

interprétative très intéressante: il y voit un hymne récité peut-être à l'occasion de pèlerinages ou de processions. J'ajouterais que certains balag, comme VS 2, 4 (et *duplicata*) pourraient aussi être attribués à ce genre.

Les autres contributions étudient un thème littéraire ou une oeuvre, le plus souvent du point de vue du genre. N. Brisch (37–45) esquisse brièvement l'évolution du (mal nommé) genre des hymnes royaux entre l'époque d'Ur III et la dynastie de Larsa. A. J. Ferrara (47–66) essaie de montrer que l'introduction cosmogonique de Gilgamesh, Enkidu et les Enfers n'est pas un pot-pourri de citations incohérentes (a hodgepodge of snippets), mais qu'il a sa place dans la structure du récit. A. Gadotti (67–83), partant du thème du barde, met bien en lumière les relations de Gudam non seulement avec Gilgamesh et le taureau de Ciel, mais aussi—ce qui est nouveau—avec d'autres textes, comme la Lamentation sur Uruk, Gilgamesh et Huwawa, les cycles d'Inana (Inana et Shukaletuda) et de Ninurta, et même avec l'épopée akkadienne de Gilgamesh (arrivée d'Enkidu à Uruk).

W. W. Hallo, "A Sumerian Apocryphon? The Royal Correspondence of Ur reconsidered" (85–104) réplique à un article de F. Huber, "La correspondance royale d'Ur, un corpus apocryphe", *Zeitschrift für Assyriologie* 91 (2001) 169–206, dont le titre résume bien la thèse qu'attaque Hallo. Le mémoire genevois de 1998 à l'origine de l'article s'intitulait "Étude sur l'authenticité de la correspondance royale d'Ur", évitant le mot 'apocryphe' (l'une des pierres de scandale pour W. W. Hallo). Quant à la thèse elle-même, c'est P. Attinger qui, résumant son enseignement dans le très confidentiel *Annuaire* 95–96 du Département des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève, p. 63, l'a formulée le premier très nettement: "Pour des raisons d'ordres tant linguistiques (grammaire caractéristique des textes composés après l'époque d'Ur III) qu'historiques (nombreux anachronismes), il ne fait pas de doute que ces lettres sont des fictions littéraires tardives écrites à des fins didactiques." Développant les idées d'Attinger, F. Huber a montré dans le détail, sans contestation possible, que la langue est postérieure à Ur III, que certains détails sont anachroniques et, ce qui me paraît encore plus important, qu'il y a des relations intertextuelles internes propres au corpus, avec développements et variations de certains thèmes, modifications des noms propres, peut-être même pastiches ou thèmes de problèmes mathématiques etc.... (pour les connexions phonétiques, sémantiques ou littéraires F. Huber utilise le terme de 'plagiat' dont W. Hallo conteste avec raison la pertinence, mais c'est secondaire pour la démonstration). Le verdict final est que la correspondance ne peut être utilisée comme source historique ("kann nicht mehr als historische Quelle für die Ur III-Zeit herangezogen werden" dans le résumé allemand, qui radicalise la conclusion de l'article français plus nuancé). W. W. Hallo (si je peux me permettre de résumer très brièvement sa pensée) relativise les phénomènes mis en

évidence par F. Huber mais surtout il montre l'invraisemblance d'une création littéraire *ex nihilo*.

Le débat n'est pas clos, et il risque d'être encore long. On pourrait s'entendre sur un petit point: y a-t-il eu des 'originaux'? Si on entend par là que les rois d'Ur correspondaient avec leurs fonctionnaires en déplacement lointain, oui, évidemment! Ces lettres ont-elles été transmises dans l'Edubbâ avec la même acribie que les inscriptions monumentales (comme celle des rois d'Akkad ou d'Ur III), ou les hymnes de Shulgi? Non bien sûr! Là où les avis divergent fortement, c'est sur la relation entre les lettres authentiques et les lettres du corpus scolaire, mais c'est une question en partie insoluble. Il paraît en tous cas bien peu vraisemblable que des érudits du II^{ème} millénaire aient rédigé pour l'enseignement une sorte de documentaire comme support de cours d'histoire ou, plus fort encore—*one more first!*—, une sorte de roman épistolaire, 3600 ans avant Choderlos de Laclos. En ce sens 'apocryphe' est déplacé; mais il pourrait s'appliquer à d'autres oeuvres, telles le Monument cruciforme (comme le propose W. Hallo) ou la lettre improprement appelée 'Chronique Weidner' etc. À une époque où la langue administrative et épistolaire était idéalement le sumérien, il paraît plausible qu'on ait transmis et travaillé des lettres de la chancellerie d'Ur, parmi d'autres documents intéressants à divers titres (la correspondance d'Ur III comme corpus indépendant est une fiction assyriologique). Mais alors pourquoi tant d'anachronismes et d'inexactitudes? Comme le souligne très bien F. Huber, la nature épistolaire et pédagogique des documents était beaucoup plus forte que leur fonction de document historique, si tant est que ce concept ait pu avoir un sens pour les Mésopotamiens.

Sans trancher le débat, j'invoquerais comme témoin un document modeste mais révélateur: la copie paléo-babylonienne de l'inscription du sceau du fonctionnaire Babati (publiée par C. B. F. Walker, *Journal of Cuneiform Studies* 35, 1983, 91–96), qu'on peut comparer à divers originaux datant de l'époque d'Ur III: la copie s'inspire visiblement de l'original, mais ne le reproduit pas tel quel; loin d'être une copie fidèle, elle apporte de nombreuses modifications, avec un résultat que Walker caractérisait ainsi: "a selective compilation of a royal inscription of Shu-Sin and a seal-inscription of Babati, with an addition and various errors, all in a later orthography, the whole to be regarded as a scribal exercise". De son vivant Babati avait eu une brillante carrière et possédé plusieurs sceaux; quel démon a poussé les scribes postérieurs à lui en fabriquer un posthume? La relation du corpus des lettres royales aux originaux dont il ne nous reste rien pourrait être analogue: les lettres transmises par l'Edubbâ ne sont en aucun cas des copies de documents originaux, mais des paraphrases, pouvant aller jusqu'au pastiche. On peut imaginer leur place dans un enseignement de niveau élevé destiné à l'origine aux futurs hauts fonctionnaires ou même aux jeunes princes, et qui serait devenu avec le temps de plus en plus littéraire. Autant dénier au corpus toute valeur historique serait exagéré,

autant déceler en l'absence des originaux la nature des déformations qu'ils ont subie est une tâche difficile et hasardeuse. L'intérêt du travail de F. Huber est de montrer très clairement sur certains points la nature des métamorphoses aussi bien historiques que littéraires que les textes ont subies. Quand le corpus sera mieux connu, il vaudra la peine de faire le même travail pour les lettres politiques en akkadien, dont on connaît maintenant un certain nombre.

D. Katz (105–22) traite du thème de l'appel à Utu dans les récits narratifs sumériens, limitant le sujet au topos pleinement développé littérairement (surtout dans le cycle de Dumuzi, Lugalbanda, Gilgamesh et Huwawa, l'Introduction des céréales à Sumer et quelques parodies). Naturellement l'appel à Utu se trouve sous une forme ou une autre à bien d'autres endroits de la littérature (D. Katz le rappelle 105 n. 3) et évidemment de la vie quotidienne: sans doute les Sumériens criaient-ils "i Utu!" chaque fois qu'ils se voyaient victimes d'une injustice.

J. Klein (123–43) étudie le texte dit 'Man and his God' dans sa structure, et le compare au 'Juste souffrant' akkadien à peu près contemporain. Le problème du genre se pose là de manière particulièrement délicate: sapientiel, didactique? Klein, avec beaucoup de prudence, montre que l'oeuvre a un aspect liturgique, au moins à l'origine, car elle emprunte des thèmes et des formules qui descendent de liturgies probablement beaucoup plus anciennes.

P. Michalowski (145–65) montre que la 'Chronique de Tumul' doit être lue non comme une chronique ou un document historique, mais comme un pur produit de l'Edubbâ; pour cela il apporte une nouvelle interprétation de la fin du texte: "Du début du règne d'Amar-Suen à l'an ... (Ibbi-Sîn 4) je menais régulièrement Ninlil à Tumul", le sujet étant Lu-Inana, chef corroyeur d'Enlil, censé avoir dicté tout le texte. Pour cette interprétation P. Michalowski passe sur une difficulté grammaticale qu'il reconnaît (la forme i_3 -du-de $_3$ -en pourrait se rendre aussi "j'allais [à Tumul]"), mais montre très clairement l'ancrage de l'oeuvre dans la tradition scolaire (listes lexicales, Liste Royale Sumérienne).

L'article de N. Veldhuis, "How Did they Learn Cuneiform?" (181–200) fait écho au titre d'un article de Vanstiphout (How Did they Learn Sumerian?). Il tente de définir le genre de la liste dite 'Word List C' ou 'Tribute', attestée dès l'époque archaïque, mais transmise jusqu'au II^{ème} millénaire. Veldhuis montre de façon plausible qu'il s'agit non pas de tributs, d'une oeuvre littéraire ou ésotérique, mais d'un exercice visant à faire pratiquer aux étudiants chiffres et concepts usuels de l'écriture administrative. Cette hypothèse explique très bien la répétition d'un long passage, mais pas l'introduction, qui reste mystérieuse. Ad p. 189, n. 10: avant Michalowski, Powell soutenait déjà que l'écriture était née de la réflexion d'un "literatus Sumericus Urukeus ... an individual no doubt, not a

committee, and not a slow accretion of sign after sign from generation to generation” (Visible Language [1981] 422).

G. Rubio (167–79) aborde un thème plus historique. Il relit les passages des hymnes de Shulgi où le roi se vante de sa polyglottie, évoquant le sumérien, l’élamite, l’amorrite, le hurrite et le méluhhéen, mais pas l’akkadien! On peut en conclure que cette dernière langue était sa langue maternelle et qu’il dut acquérir le sumérien auprès de précepteurs. Le sumérien était bien une langue morte dès la fin du IIIème millénaire!

Des index bien conçus closent ce livre bien édité (je n’ai relevé que de rarissimes fautes d’impression: p. 25 l. 16 whisper!), qui contient de nombreuses idées intéressantes sur la littérature sumérienne. On regrettera que nombre des oeuvres évoquées dans les articles thématiques ne soient toujours pas publiées en éditions complètes, vérifiables et accessibles: cela vaut pour la Word List C, pour la correspondance d’Ur ou les hymnes de Shulgi etc. La littérature sumérienne n’a pas dit son dernier mot, heureusement pour ceux qui l’étudient!